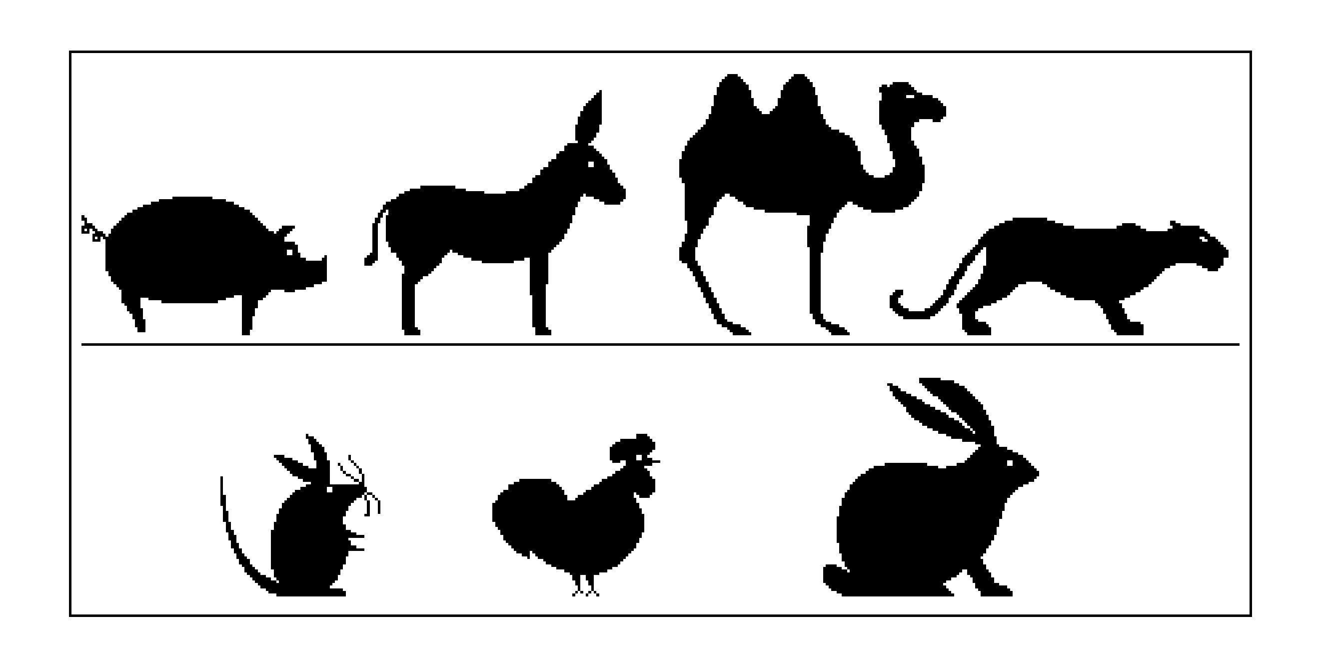


# Les FABLES

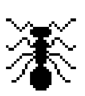
de Jean de La Fontaine
(1621-1695)

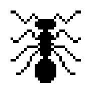
# rangées au grenier de notre mémoire...

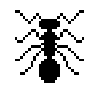
# TABLE DES MATIÈRES

## LA CIGALE ET LA FOURMI

La cigale, ayant chanté
Tout l'été,
Se trouva fort dépourvue
Quand la bise fut venue :
Pas un seul petit morceau
De mouche ou de vermisseau.
Elle alla crier famine
Chez la fourmi sa voisine,
La priant de lui prêter
Quelque grain pour subsister
Jusqu'à la saison nouvelle.
" Je vous paierai lui dit-elle,
Avant l'août, foi d'animal,
Intérêt et principal. "
La fourmi n'est pas prêteuse :
C'est là son moindre défaut.
" Que faisiez vous au temps chaud ?
Dit-elle à cette emprunteuse.
— Nuit et jour à tout venant
Je chantais, ne vous déplaise.
— Vous chantiez, j'en suis fort aise :
Eh bien ! dansez maintenant. "[1]



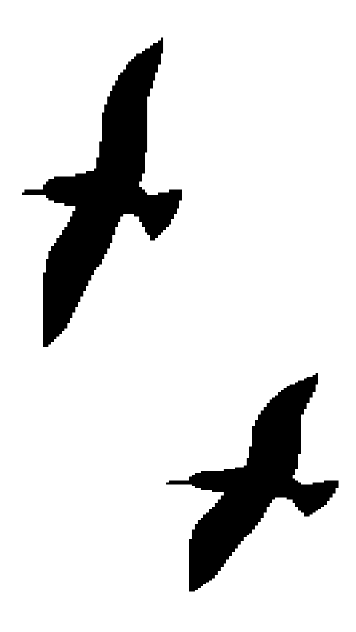




[1] - Cette fable montre qu'il ne faut pas être négligent, si l'on veut éviter le chagrin et les dangers.
*Note* : - La cigale ne vit qu'un été hors de terre ; sa larve a un cycle sous terre de 2 ans. Elle ne chante pas mais gratte ses élytres.

## LE CORBEAU ET LE RENARD

Maître corbeau sur un arbre perché,
Tenait dans son bec un fromage.
Maître renard, par l'odeur alléché,
Lui tint à peu près ce langage :
" Hé, bonjour, Monsieur du Corbeau,
Que vous êtes joli! que vous me semblez beau!
Sans mentir si votre ramage
Se rapporte à votre plumage,
Vous êtes le phénix des hôtes de ces bois. "
A ces mots le corbeau ne se sent pas de joie;
Et pour montrer sa belle voix,
Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie.
Le renard s'en saisit, et dit : " Mon bon Monsieur,
Apprenez que tout flatteur
Vit au dépends de celui qui l'écoute :
Cette leçon vaut bien un fromage, sans doute. "
Le corbeau, honteux et confus,
Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.[2]



[2] - Cette fable montre combien l'intelligence à de la valeur .
- Phénix = oiseau fabuleux, toujours seul de son espèce, qui, après un siècle de vie, renaissait de ses cendres ; par extension, un phénix désigne tout être d'une beauté et d'un mérite incomparables.

## LA LAITIÈRE ET LE POT AU LAIT

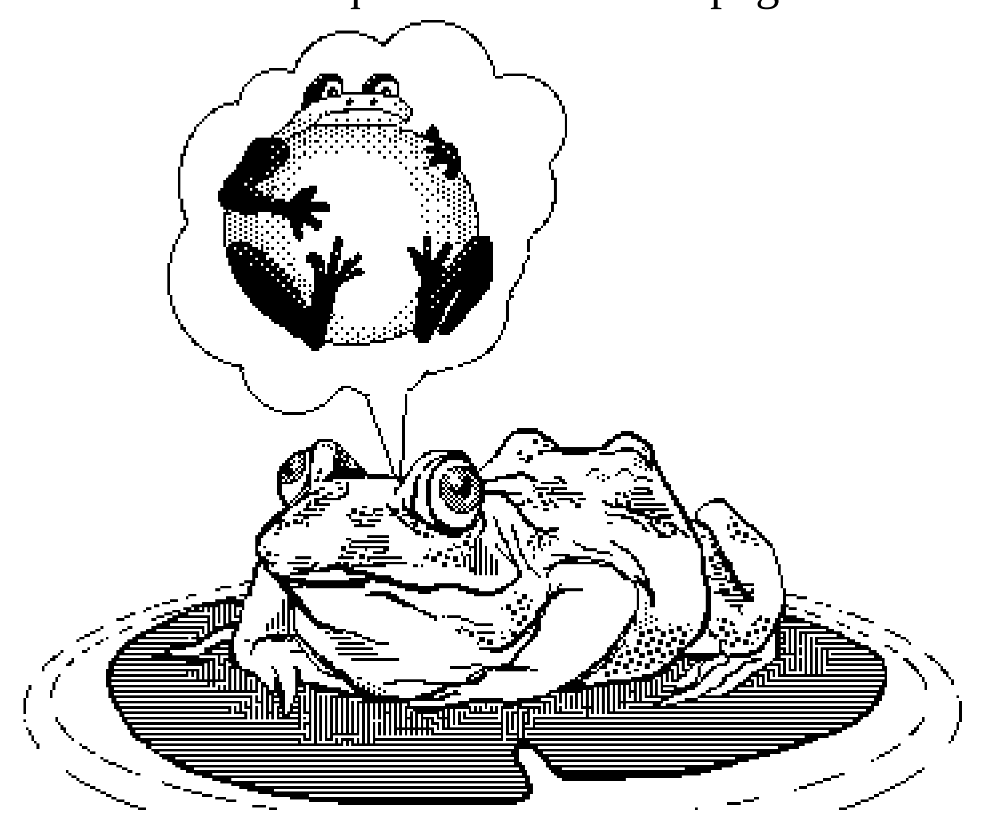
Perrette, sur sa tête ayant un pot au lait
Bien posé sur un coussinet,
Prétendait arriver sans encombre à la ville.
Légère et court vêtue elle allait à grands pas,
Ayant mis ce jour-là, pour être plus agile,
Cotillon simple et souliers plats.
Notre laitière ainsi troussée
Comptait déjà dans sa pensée
Tout le prix de son lait, en employait l'argent;
Achetait un cent d'oeufs, faisait triple couvée :
La chose allait à bien par son soin diligent.
" Il m'est, disait-elle, facile
D'élever des poulets autour de ma maison;
Le renard sera bien habile
S'il ne m'en laisse assez pour voir un cochon.
Le porc à s'engraisser coûtera peu de son;
Il était, quand je l'eus, de grosseur raisonnable
J'aurai, le revendant, de l'argent bel et bon.
Et qui m'empêchera de mettre en notre étable,
Vu le prix dont il est, une vache et son veau,
Que je verrai sauter au milieu du troupeau ? "
Perrette là-dessus saute aussi , transportée :
le lait tombe; adieu veau, vache, cochon, couvée.
La dame de ces biens, quittant d'un oeil marri
Sa fortune ainsi répandue,
Va s'excuser à son mari.
En grand danger d'être battue.

Le récit en farce en fut fait,
On l'appela le *Pot au lait*.

## LA GRENOUILLE QUI VEUT SE FAIRE AUSSI GROSSE QUE LE BOEUF

Une grenouille vit un bœuf
Qui lui sembla de belle taille.
Elle, qui n'était pas grosse en tout comme un oeuf,
Envieuse, s'étend, et s'enfle, et se travaille
Pour égaler l'animal en grosseur,
Disant: " Regardez bien, ma sœur,
Est-ce assez ? dites-moi, n'y suis-je point encore ?
—Nenni.—M'y voici donc ?—Point du tout.—M'y voilà ?
—Vous n'en approchez point. " La chétive pécore
S'enfla si bien qu'elle creva.

Le monde est plein de gens qui ne sont pas plus sages
Tout bourgeois veut bâtir comme les grands seigneurs
Tout petit prince a des ambassadeurs,
Tout marquis veut avoir des pages.



# LE RAT DE VILLE ET LE RAT DES CHAMPS

Autrefois le rat de ville
Invita le rat des champs,
D'une façon fort civile,
A des reliefs d'ortolans[3] .
Sur un tapis de Turquie
Le couvert se trouva mis.
Je laisse à penser la vie
Que firent ces deux amis.
Le régal fut fort honnête :
Rien ne manquait au festin.
Mais quelqu'un troubla la fête
Pendant qu'ils étaient en train.
A la porte de la salle
Ils entendirent du bruit :
Le rat de ville détale
Son camarade le suit.
Le bruit cesse on se retire :
Rats en campagne aussitôt ;
Et le citadin de dire
" Achevons tout notre rôt.
— C'est assez, dit le rustique ;
Demain vous viendrez chez moi.
Ce n'est pas que je me pique
De tous vos festins de roi ;
Mais rien ne vient m'interrompre:
Je mange tout à loisir.
Adieu donc. Fi du plaisir
Que la crainte peut corrompre ! "

[3] - Ortolan : petit oiseau très gras et dont la chair est exquise.

## LE LOUP ET L'AGNEAU

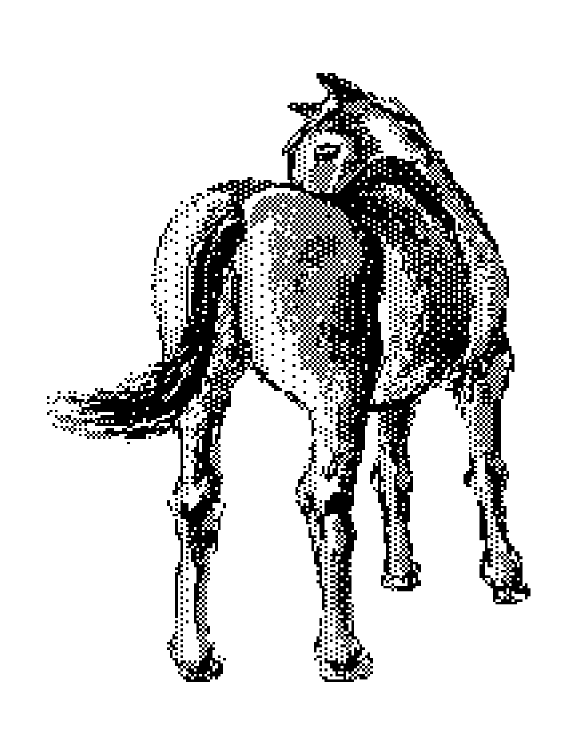
La raison du plus fort est toujours la meilleure :
Nous l'allons montrer tout à l'heure.
Un agneau se désaltérait
Dans le courant d'une onde pure.
Un loup survient à jeun, qui cherchait aventure
Et que la faim en ces lieux attirait.
" Qui te rend si hardi de troubler mon breuvage ?
Dit cet animal plein de rage :
Tu seras châtié de ta témérité.
— Sire répond l’agneau, que Votre Majesté
Ne se mette pas en colère ;
Mais plutôt qu’elle considère
Que je me vas désaltérant
Dans le courant,
Plus de vingt pas au-dessous d'Elle ;
Et que par conséquent, en aucune façon
Je ne puis troubler sa boisson.
— Tu la troubles, reprit cette bête cruelle
Et je sais que de moi tu médis l'an passé.
— Comment l'aurais-je fait si  je n'étais pas né ?
Reprit l'agneau ; je tette encor ma mère.
— Si ce n'est toi, c'est donc ton frère.
— Je n'en ai point. — C'est donc quelqu'un des tiens
Car vous ne m'épargnez guère,
Vous, vos bergers, et vos chiens.
On me l'a dit : il faut que je me venge. "
Là-dessus, au fond des forêts
Le loup l'emporte et puis le mange,
Sans autre forme de procès.[4]

[4] - Cette fable est écrite contre ceux qui, sous des prétextes inventés, accablent les innocents.

## LES VOLEURS ET L'ÂNE

Un âne enlevé, deux voleurs se battaient :
L’un voulait le garder, l'autre le voulait vendre.
Tandis que coups de poing trottaient,
Que nos champions songeaient à se défendre,
Arrive un troisième larron
Qui saisit maître Aliboron,

L’âne, c'est quelquefois une pauvre province :
Les voleurs sont tel ou tel prince,
Comme le Transylvain, le Turc et le Hongrois.
Au lieu de deux, j'en ai rencontré trois :
Il est assez de cette marchandise
De nul d'eux n'est souvent la province conquise :
Un quart voleur survient, qui les accorde net
En se saisissant du baudet.



# LE RENARD ET LA CIGOGNE

Compère le renard se mit un jour en frais,
Et retint à dîner commère la cigogne.
Le régal fut petit et sans beaucoup d'apprêts :
Le galant, pour toute besogne,
Avait un brouet[5] clair ; il vivait chichement.
Ce brouet fut par lui servi sur une assiette :
La cigogne au long bec n'en put attraper miette,
Et le drôle eut lapé le tout en un moment.
Pour se venger de cette tromperie,
À quelque temps de là, la cigogne le prie.
" Volontiers, lui dit-il, car avec mes amis
Je ne fais point cérémonie. "
A l'heure dite, il courut au logis
De la cigogne son hôtesse ;
Loua très fort sa politesse ;
Trouva le dîner cuit à point :
Bon appétit surtout ; renard n'en manquent point.
Il se réjouissait à l'odeur de la viande
Mise en menus morceaux, et qu'il croyait friande[6] .
On servit, pour l'embarrasser,
En un vase à long col et d'étroite embouchure.
Le bec de la cigogne y pouvait bien passer ;
Mais le museau du sire était d'autre mesure
Il lui fallut à jeun retourner au logis,
Honteux comme un renard qu'une poule aurait pris,
Serrant la queue, et portant bas l'oreille.
***Trompeurs c'est pour vous que j'écris :***
***Attendez-vous à la pareille.***

[5] - Brouet : sorte de bouillon, avec cette circonstance aggravante qu'il est très clair.
[6] - Friande : fine, délicate. A donné le mot : friandise.

## LE CHÊNE ET LE ROSEAU

Le chêne un jour dit au roseau :
" Vous avez bien sujet d'accuser la nature
Un roitelet pour vous est un pesant fardeau ;
Le moindre vent qui d'aventure
Fait rider la face de l'eau,
Vous oblige à baisser la tête,
Cependant que mon front, au Caucase pareil,
Non content d'arrêter les rayons du soleil,
Brave l'effort de la tempête.
Tout vous est aquilon, tout me semble zéphyr.
Encor si vous naissiez à l'abri du feuillage
Dont je couvre le voisinage,
Vous n'auriez pas tant à souffrir :
Je vous défendrais de l'orage
Mais vous naissez le plus souvent
Sur les humides bords des royaumes du vent.
La nature envers vous me semble bien injuste.
— Votre compassion, lui répondit l'arbuste,
Part d'un bon naturel; mais quittez ce souci :
Les vents me sont moins qu'à vous redoutables
Je plie, et ne romps pas. Vous avez jusqu'ici
Contre leurs coups épouvantables
Résisté sans courber le dos ;
Mais attendons la fin. "  Comme il disait ces mots,
Du bout de l'horizon accourt avec furie
Le plus terrible des enfants
Que le Nord eût porté jusque-là dans ses flancs.
L'arbre tient bon ; le roseau plie,
Le vent redouble ses efforts,
Et fait si bien qu'il déracine
Celui de qui la tête au ciel était voisine,
Et les pieds touchaient à l'empire des morts.

## L'ÂNE CHARGÉ D'ÉPONGES, ET L'ÂNE CHARGÉ DE SEL

**Un ânier, sceptre à la main,**
**Menait, en empereur romain,**
**Deux coursiers à longues oreilles.**
**L'un, d'éponges chargé, marchait comme un courrier**
**Et l'autre, se faisant prier,**
**Portait, comme on dit, les bouteilles :**
**Sa charge était de sel. Nos gaillards pèlerins**
**Par monts, par vaux, et par chemins,**
**Au gué d'une rivière à la fin arrivèrent,**
**Et fort empêchés se trouvèrent.**
**L'ânier, qui tous les jours traversait ce gué-là,**
**Sur l'âne à l'éponge monta,**
**Chassant devant lui l'autre bête,**
**Qui, voulant en faire à sa tête,**
**Dans un trou se précipita,**
**Revint sur l'eau, puis échappa,**
**Car, au bout de quelques nagées,**
**Tout son sel se fondit si bien**
**Que le baudet ne sentit rien**
**Sur ses épaules soulagées.**
**Camarade épongier prit exemple sur lui,**
**Comme un mouton qui va dessus la foi d'autrui**
**Voilà mon âne à l'eau ; jusqu'au col il se plonge,**
**Lui, le conducteur et l'éponge,**
**Tous trois burent d'autant : l'ânier et le grison**
**Firent à l'éponge raison.**
**Celle-ci devint si pesante,**
**Et de tant d'eau s'emplit d'abord,**
**Que l'âne succombant ne put gagner le bord.**
**L'ânier l'embrassait, dans l'attente**
**D'une prompte et certaine mort.**
**Quelqu'un vint au secours : qui ce fut, il n'importe**
**C'est assez qu'on ait vu par là qu'il ne faut point**
**Agir chacun de même sorte.**
**J'en voulais venir à ce point.**

# LE LION ET LE MOUCHERON

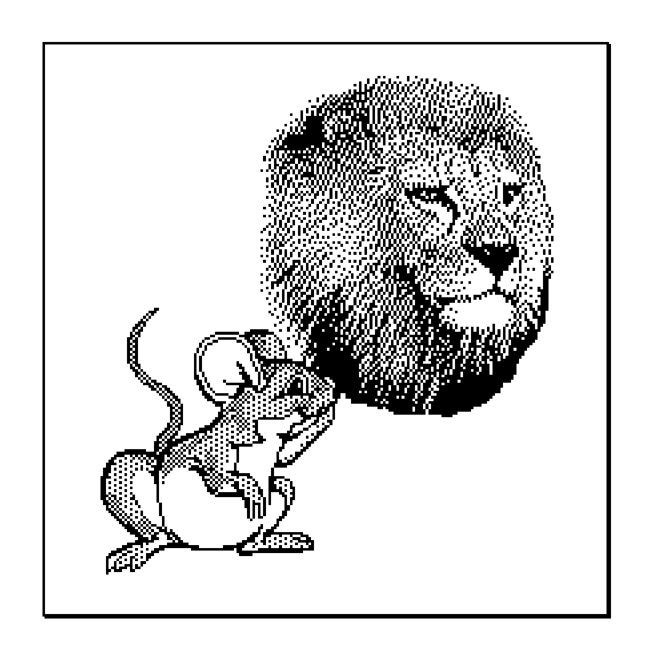
**" Va-t-en, chétif insecte, excrément de la terre ! "**
**C'est en ces mots que le lion**
**Parlait un jour au moucheron.**
**L'autre lui déclara la guerre.**
**" Penses-tu, lui dit-il que ton titre de roi**
**Me fasse peur ni me soucie ?**
**Un boeuf est plus puissant que toi :**
**Je le mène à ma fantaisie. "**
**À peine achevait-il ces mots,**
**Que lui-même il sonna la charge,**
**Fut la trompette et le héros.**
**Dans l'abord il se met au large ;**
**Puis prend son temps, fond sur le cou**
**Du lion, qu'il rend presque fou.**
**Le quadrupède écume, et son oeil étincelle ;**
**Il rugit ; on se cache, on tremble à l'environ :**
**Et cette alarme universelle est ouvrage de moucheron.**
**Un avorton de mouche en cent lieux le harcèle**
**Tantôt pique l'échine et tantôt le museau,**
**Tantôt entre au fond du naseau.**
**La rage alors se trouve à son faîte montée.**
**L'invisible ennemi triomphe, et rit de voir**
**Qu'il n'est ni griffe ni dent en la bête irritée**
**Qui de la mettre en sang ne fasse son devoir.**
**Le malheureux lion se déchire lui-même,**
**Fait résonner sa queue à l'entour de ses flancs,**
**Bat l'air, qui n'en peut mais, et sa fureur extrême**
**Le fatigue, l'abat : le voilà sur les dents.**
**L'insecte du combat se retire avec gloire :**
**Comme il sonna la charge, il sonne la victoire,**
**Va partout l'annoncer, et rencontre en chemin**
**L'embuscade d'une araignée ;**
**Il y rencontre aussi sa fin.**
**Quelle chose par là nous peut être enseignée ?**
**J'en vois deux, dont l'une est qu'entre nos ennemis**
**Les plus à craindre sont souvent les plus petits**
**L'autre, qu'aux grands périls tel à pu se soustraire**
**Qui périt pour la moindre affaire.**

## LE LION ET LE RAT

***Il faut, autant qu'on peut, obliger tout le monde***
***On a souvent besoin d'un plus petit que soi.***

Entre les pattes d'un lion
Un rat sortit de terre assez à l'étourdie.
Le roi des animaux en cette occasion,
Montra ce qu'il était, et lui donna la vie.
Ce bienfait ne fut pas perdu.
Quelqu'un aurait-il jamais cru
Qu'un lion d'un rat eût affaire ?
Cependant il advint qu'au sortir des forêts
Ce lion fut pris dans des rets[7] ,
Dont les rugissements ne purent le défaire,
Sire rat accouru, et fit tant par des dents
Qu'une maille rongée emporta tout l'ouvrage.

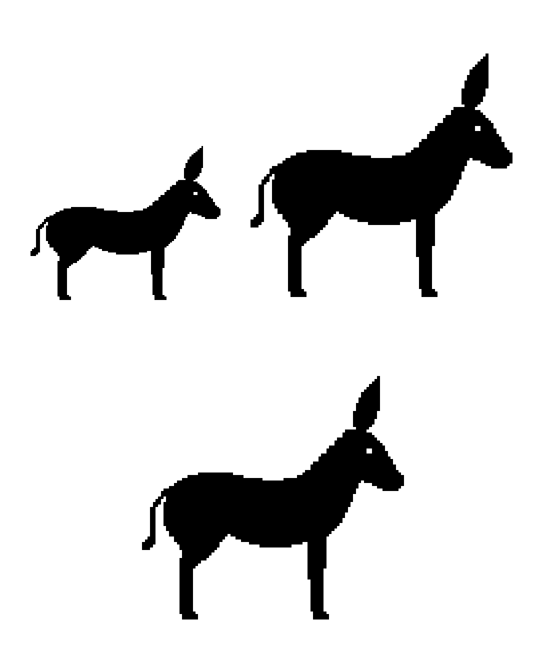
***Patience et longueur de temps***
***Font plus que force ni que rage.***



[7] - Rets = filet

# LE MEUNIER, SON FILS ET L'ÂNE

J'ai lu dans quelque endroit qu'un meunier et son fils,
L'un vieillard, l'autre enfant, non pas des plus petits,
Mais garçon de quinze ans si j'ai bonne mémoire,
Allaient vendre leur âne un certain jour de foire.
Afin qu'il fut plus frais et de meilleur débit
On lui lia les pieds, on vous le suspendit
Puis cet homme et son fils le portent comme un lustre.
Pauvres gens, idiots, couple ignorant et rustre !
Le premier qui les vit de rire s'éclata :
"  Qu'elle farce, dit-il, vont jouer ces gens-là ?
Le plus âne des trois n'est pas celui qu'on pense. "
Le meunier, à ses mots, connaît son ignorance ;
Il met sur pieds sa bête, et la fait détaler.
L'âne qui goûtait fort l'autre façon d'aller,
Se plaint en son patois. Le meunier n'en a cure,
Il fait monter son fils, il suit et d'aventure
Passent trois bons marchands. Cet objet leur déplut
Le plus vieux au garçon s'écria tant qu'il put :
"Oh la oh, descendez, que l'on ne vous le dise,
Jeune homme qui menez laquais à barbe grise !
C'était à vous de suivre, au vieillard de monter.
— Messieurs, dit le meunier, il faut vous contenter."
L'enfant met pied à terre et puis le vieillard monte,
Quand trois filles passant, l'une dit "C'est grand honte
Qu'il faille voir ainsi clocher ce jeune fils,
Tandis que ce nigaud comme un évêque assis,
Fait le veau sur son âne et crois être bien sage.
— Il n'est, dit le meunier, plus de veaux à mon âge
Passez votre chemin, ma fille et m'en croyez."
Après maints quolibets, coup sur coup renvoyés,
L'homme crut avoir tort et mis son fils en croupe.
Au bout de trente pas, une troisième troupe
Trouve encore à gloser. L'un dit "Ces  gens sont fous.
Le baudet n'en peut plus ; il mourra sous leurs coups !
Hé quoi ? Charger ainsi cette pauvre bourrique !
N'ont-ils point de pitié de leur vieux domestique ?
Sans doute qu'à la foire ils vont vendre sa peau.
— Parbleu, dit le meunier, est bien fou du cerveau
Qui prétend contenter tout le monde et son père.
Essayons toutefois si par quelque manière
Nous en viendrons à bout." Ils descendent tous deux.
L'âne se prélassant marche seul devant eux.
Un quidam les rencontre et dit "Est-ce la mode
Que baudet aille à l'aise et meunier s'incommode ?
Qui de l'âne ou de l'homme est fait pour se lasser ?
Je conseille à ces gens de le faire enchâsser.
Ils usent leurs souliers, et conservent leur âne.
Nicolas au rebours, car quand il va voir Jeanne,
Il monte sur sa bête et la chanson le dit.
Beau trio de baudets." Le meunier répartit :
"Je suis âne, il est vrai, j'en conviens, je l'avoue
Mais que dorénavant on me blâme, on me loue,
Qu'on dise quelque chose ou qu'on ne dise rien,
J'en veux faire à ma tête." Il le fit et fit bien.

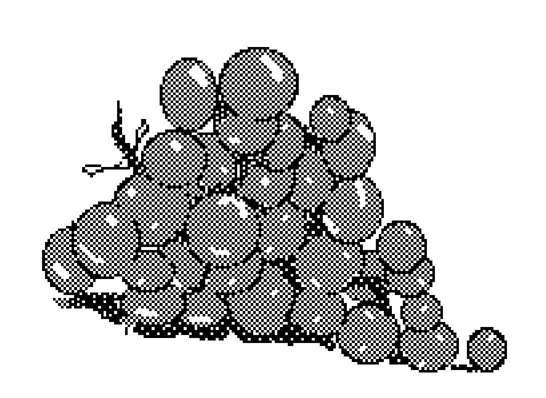


## LE RENARD ET LE BOUC

Capitaine Renard allait de compagnie
Avec son ami Bouc des plus haut encornés :
Celui-ci ne voyait pas plus loin que son nez ;
L’autre était passé maître en fait de tromperie.
La soif les obligea à descendre en un puits :
Là chacun d’eux se désaltère.
Après qu’abondamment tous deux en eurent pris,
Le renard dit au bouc : " Que ferons nous, compère
Ce n’est pas tout de boire, il faut sortir d’ici.
Lève tes pieds en haut, et tes cornes aussi
Mets-les contre le mur : le long de ton échine
Je grimperai premièrement
Puis sur tes cornes m’élevant,
À l’aide de cette machine,
De ce lieu-ci je sortirai,
Après quoi je t’en tirerai.
— Par ma barbe, dit l’autre, il est bon et je loue
Les gens bien sensés comme toi.
Je n’aurais jamais, quant à moi,
Trouvé ce secret, je l’avoue. "
Le renard sort du puits, laisse son compagnon,
Et vous lui fait un beau sermon
Pour l’exhorter à la patience.
" Si le ciel t’eût, dit-il, donné par excellence
Autant de jugement que de barbe au menton,
Tu n’aurais pas, à la légère,
Descendu dans ce puits. Or, adieu : j’en suis hors
Tâche de t’en tirer, et fait tous tes efforts
Car pour moi j’ai certaine affaire
Qui ne me permet pas d’arrêter en chemin. "
***En toute chose il faut considérer la fin.***

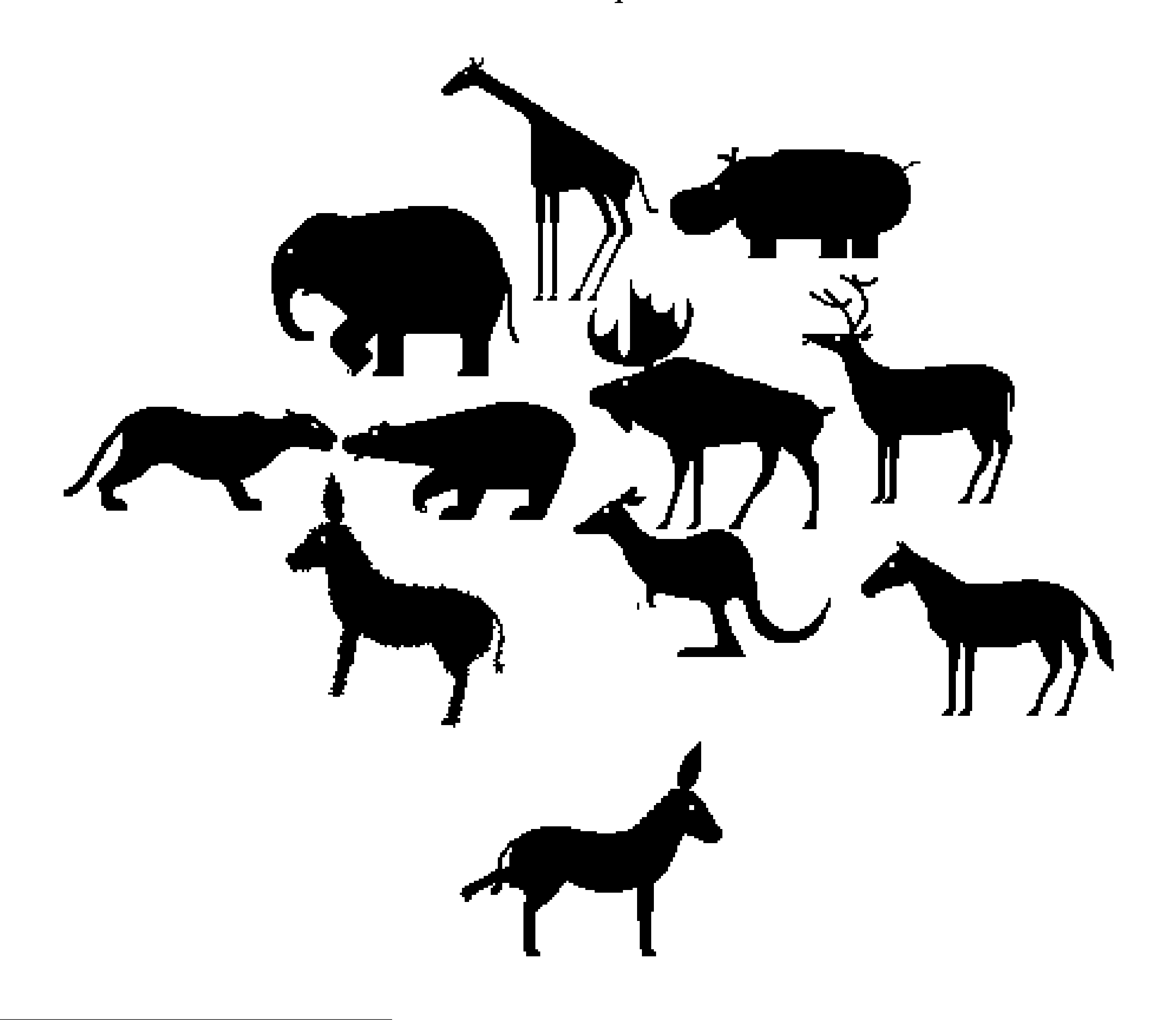
## LE RENARD ET LES RAISINS

Certain renard gascon, d’autres disent normand,
Mourant presque de faim, vit au haut d’une treille
Des raisins mûrs apparemment,
Et couverts d’une peau vermeille.
Le galant en eût fait volontiers un repas
Mais comme il n’y pouvait atteindre :
***" Ils sont trop verts dit-il, et bon pour des goujats. "***
Fit-il pas mieux que de se plaindre ?



## LE LION DEVENU VIEUX

Le lion, terreur des forêts,
Chargé d'ans et pleurant son antique prouesse,
Fut enfin attaqué par ses propres sujets,
Devenus forts par sa faiblesse.
Le cheval s'approchant lui donne un coup de pied,
Le loup, un coup de dent ; le boeuf, un cou de corne.
Le malheureux lion, languissant, triste et morne,
Peut à peine rugir, par l'âge estropié.
Il attend son destin, sans faire aucunes plaintes,
Quand voyant l'âne même à son antre accourir :
"Ah ! c'est trop, lui dit-il ; je voudrais bien mourir ;
Mais c'est mourir deux fois que souffrir tes atteintes.[8] "



[8] - De là vient l'expression : " le coup de pied de l'âne"

## LE POT DE TERRE ET LE POT DE FER

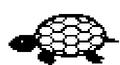
Le pot de fer proposa
Au pot de terre un voyage.
Celui-ci s’en excusa,
Disant qu’il ne serait que sage
De garder le coin du feu,
Car il lui fallait si peu,
Si peu , que la moindre chose
De son débris serait cause :
Il en reviendrait en morceau.
" Pour vous, dit-il, dont la peau
Est plus dure que la mienne,
Je ne vois rien qui vous tienne.
— Nous nous mettrons à couvert,
Répartit le pot de fer :
Si quelque matière dure
Vous menace d’aventure,
Entre deux je passerai,
Et du coup vous sauverez. "
Cette offre le persuade.
Pot de fer son camarade
Se met droit à ses cotés.
Mes gens s’en vont à trois pieds,
Clopin-clopant comme ils peuvent,
L’un contre l’autre jetés
Au moindre hoquet qu’ils trouvent,
Le pot de terre en souffre ; il n’eut pas fait cent pas
Que par son compagnon il fut mis en éclat
Sans qu’il eût lieu de se plaindre.
***Ne nous associons qu’avec nos égaux,***
***Ou bien il nous faudra craindre***
***Le destin d’un de ces pots.***

## LE LABOUREUR ET SES ENFANTS

Travaillez, prenez de la peine :
C’est le fond qui manque le moins.
Un riche laboureur, sentant sa mort prochaine,
Fit venir ses enfants, leur parla sans témoins.
"Gardez-vous, leur dit-il de vendre l’héritage
Que nous ont laissé nos parents :
Un trésor est caché dedans.
Je ne sais pas l’endroit ; mais un peu de courage
Vous le fera trouver : vous en viendrez à bout.
Remuez votre champ dés qu’on aura fait l’août :
Creusez, fouillez, bêchez ; ne laissez nulle place
Ou la main ne passe et repasse."
Le père mort, les fils vous retournent le champ,
Deçà, delà, partout : si bien qu’au bout de l’an
Il en rapporta davantage.
D’argent point de caché. Mais le père fut sage
De leur montrer avant sa mort,
Que le travail est un trésor.

# LE LIÈVRE ET LA TORTUE

Rien ne sert de courir, il faut partir à point :
Le lièvre et la tortue en sont un témoignage.
" Gageons, dit celle-ci, que vous n’atteindrez point
Sitôt que moi ce but. -— Sitôt ? Êtes-vous sage ?
Réparti l’animal léger :
Ma commère, il faut vous purger
Avec quatre grains d’hellébore.
— Sage ou non, je parie encore. "
Ainsi fut fait ; et de tous deux
On mit près du but les enjeux :
Savoir quoi, ce n’est pas l’affaire,
Ni de quel juge l’on convint.
Notre lièvre n’avait que quatre pas à faire,
J’entends de ceux qu’il fait lorsque près d’être atteint
Il s’éloigne des chiens, les renvoie aux calendes,
Et leur fait arpenter les landes.
Ayant, dis-je du temps de reste pour brouter,
Pour dormir et pour écouter
D’où vient le vent, il laisse la tortue
Aller son train de sénateur.
Elle part, elle s’évertue,
Elle se hâte avec lenteur.
Lui cependant méprise une telle victoire,
Tient la gageure à peu de gloire,
Croit qu’il y va de son honneur
De partir tard. Il broute, il se repose,
Il s’amuse à tout autre chose
Qu’à la gageure. A la fin quand il vit
Que l’autre touchait presque au bout de la carrière,
Il partit comme un trait ; mais les élans qu’il fit
Furent vains : la tortue arriva la première.
" Eh bien ! lui cria-t-elle, n’avais-je pas raison ?
De quoi vous sert votre vitesse ?
Moi l’emporter ! Et que serait-ce
Si vous portiez votre maison ?[9] "



[9] - Cette fable montre que beaucoup d’hommes, heureusement pourvus par la nature, se perdent par la mollesse et la négligence ; que beaucoup, par leur application et leur effort, triomphent de leurs défauts naturels.
- Les calendes étaient le premier jour du mois romain, mais le mois grec ne les connaissait pas. Donc remettre aux *calendes grecques*, c’est remettre à une date qui ne se présentera pas.

# LES ANIMAUX MALADES DE LA PESTE

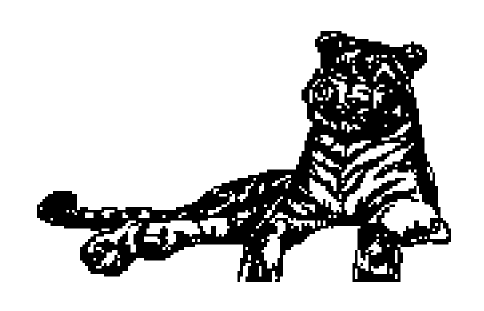
Un mal qui répand la terreur,
Mal que le ciel en sa fureur
Inventa pour punir les crimes de la terre,
La peste, (puisqu'il faut l'appeler par son nom),
Capable d'enrichir en un jour l'Achéron,
Faisait aux animaux la guerre.
Ils ne mourraient pas tous, mais tous étaient frappés :
On n'en voyait point d'occupés
A chercher le soutien d'une mourante vie
Nul mets n'existait leur envie,
Ni loups ni renard n'épiaient
La douce et l'innocente proie
Les tourterelles se fuyaient :
Plus d'amour, partant plus de joie.

Le lion tint conseil, et dit " Mes chers amis,
Je crois que le ciel a permis
Pour os pêchés cette infortune.
Que le plus coupable de nous
Se sacrifie aux traits du céleste courroux
Peut-être il obtiendra la guérison commune.
L'histoire nous apprend qu'en de tels accidents
On fait de pareils dévouements.
Ne nous flattons donc point, voyons sans indulgence
L'état de notre conscience.
Pour moi, satisfaisant mes appétits gloutons,
J'ai dévoré force moutons.
Que m'avaient-ils fait ? Nulle offense ;
Même il m'est arrivé quelquefois de manger
Le berger.
Je me dévouerai donc, s'il le faut : mais je pense
Qu'il est bon que chacun s'accuse ainsi que moi :
Car on doit souhaiter selon toute justice,
Que le plus coupable périsse.

— Sire, dit le renard, vous êtes trop bon roi,
Vos scrupules font voir trop de délicatesse.
EH bien ! manger moutons, canaille, sotte espèce,
Est-ce un péché. Non, non. Vous leur fites Seigneur,
En les croquant, beaucoup d'honneur ;
Et quand au berger, l'on peut dire
Qu'il était digne de tous maux,
Étant de ces gens-là qui sur les animaux
Se font un chimérique empire. "
Ainsi dit le renard et flatteurs d'applaudir.
On n'osa trop approfondir
Du tigre, ni de l'ours, ni des autres puissances
Les moins pardonnables offenses.
Tous les gens querelleurs, jusqu'aux simples mâtins,
Au dire de chacun étaient de petits saints.
L'âne vint à son tour, et dit " J'ai souvenance
Qu'en un pré de moines passant,
La faim, l'occasion, l'herbe tendre, et je pense,
Quelque diable aussi me poussant,
Je tondis de ce pré la largeur de ma langue.
Je n'en avais nul droit, puisqu'il faut parler net. "
A ces mots on cria haro sur le baudet.
Un loup, quelque peu clerc, prouva par sa harangue
Qu'il fallait dévouer ce maudit animal,
Ce pelé, ce galeux, d'où venait tout leur mal.
Sa peccadille fut jugé un cas pendable.
Manger l'herbe d'autrui ! quel crime abominable
Rien que la mort n'était capable
D'expier son forfait : on le lui fit bien voir.

***Selon que vous serez puissant ou misérable,***
***Les jugements de cour vous rendront blanc ou noir.***

- La peste inspirait une telle terreur qu'on évitait même d'en prononcer le nom.- Achéron : le fleuve des enfers. - Dévouements : immolation aux dieux, à Rome - Haro : crie d'appel à la violence contre un délinquant. - Expier : effacer les péchés. - Cour : cour de justice.



## LE HÉRON

Un jour sur ces longs pieds, allait, je ne sais où
Un héron au long bec emmanché d’un long cou.
Il côtoyait une rivière.
L’onde était transparente ainsi qu’aux plus beaux jours
Ma commère la carpe y faisait mille tours,
Avec le brochet son compère.
Le héron en eut fait aisément son profit :
Tous approchaient du bord ; l’oiseau n’avait qu’à prendre.
Mais il crut mieux faire d’attendre
Qu’il eut un peu plus d’appétit :
Il vivait de régime et mangeait à ses heures.
Après quelques moments, l’appétit vint : l’oiseau
S’approchant du bord vit sur l’eau
Des tanches qui sortaient du fond de ces demeures.
Le mets ne lui plut pas ; il s’attendait à mieux,
Et montrait un goût dédaigneux,
Comme le rat du bon Horace.
" Moi des tanches ! dit-il ; moi héron que je fasse
Une si pauvre chère ? Et pour qui me prend-on ? "
La tanche rebutée, il trouva du goujon.
" Du goujon ! c’est bien là le dîner d’un héron !
J’ouvrirais pour si peu le bec. Aux dieux ne plaise ! "
Il l’ouvrit pour bien moins : tout alla de façon
Qu’il ne vit plus aucun poisson.
La faim le prit : il fut tout heureux et tout aise
De rencontrer un limaçon.
*Ne soyons pas si difficiles :*
*Les plus accommodants se sont les plus habiles*
*On hasarde de perdre en voulant tout gagner*
*Gardez-vous de rien dédaigner,*
*Surtout quand vous avez à peu près votre compte.*

# LE CHAT, LA BELETTE ET LE PETIT LAPIN

Du palais d’un jeune lapin,
Dame belette, un beau matin,
S’empara : c’est une rusée.
Le maître étant absent, ce lui fut chose aisée.
Elle porta chez lui ses pénates, un jour
Qu’il était allé faire à l’Aurore sa cour
Parmi le thym et la rosée.
Après qu’il eut brouté, trotté, fait tous ses tours,
Jannot lapin retourne aux souterrains séjours.
La belette avait mis le nez à la fenêtre.
" O Dieux hospitaliers ! que vois-je ici paraître ?
Dit l’animal chassé du paternel logis.
O là, Madame la belette,
Que l’on déloge sans trompette,
Ou je vais avertir tous les chats du pays. "
La dame au nez pointu répondit que la terre
Était au premier occupant.
" C’était un beau sujet de guerre,
Qu’un logis ou lui-même il n’entrait qu’en rampant.
Et quand ce serait un royaume,
Je voudrais bien savoir, dit-elle, quelle loi
En a pour toujours fait l’octroi
A Jean, fils ou neveu de Pierre ou de Guillaume,
Plutôt qu’à Paul, plutôt qu’à moi. "
Jean lapin allégua la coutume et l’usage :
" Ce sont, dit-il, leurs lois qui m’ont de ce logis
Rendu maître et seigneur, et qui de père en fils,
L’ont de Pierre à Simon, puis à moi Jean transmis.
“Le premier occupant” est-ce une loi plus sage ?
— Or bien, sans crier davantage,
Rapportons-nous dit-elle à Raminagrobis. "
C’était un chat vivant comme un dévot ermite,
Un chat faisant la chattemite,
Un saint homme de chat, bien fourré, gros et gras,
Arbitre expert sur tous les cas.
Jean lapin pour juge l’agrée.
Les voilà tous deux arrivés
Devant Sa Majesté fourrée.
Grippeminaud leur dit : " Mes enfants, approchez,
Approchez je suis sourd, les ans en sont la cause. "
L’un et l’autre approcha ne craignant nulle chose.
Aussitôt qu’à portée il vit les contestants,
Grippeminaud, le bon apôtre,
Jetant des deux cotés sa griffe en même temps,
Mit les plaideurs d’accord en croquant l’un et l’autre.

# LE SAVETIER ET LE FINANCIER

Un savetier chantait du matin jusqu'au soir
C'était merveilles de le voir,
Merveilles de l'ouïr ; il faisait des passages
Plus content qu'aucun des sept sages.
Son voisin au contraire étant tout cousu d'or,
Chantait peu, dormait moins encor.
C'était un homme de finance.
Si sur le point du jour, parfois il sommeillait,
Le savetier alors en chantant l'éveillait ;
Et le financier se plaignait
Que les soins de la Providence
N'eussent pas au marché fait vendre le dormir,
Comme le manger et le boire.
En son hôtel il fit venir
Le chanteur, et lui dit " Or, çà, sire Grégoire,
Que gagnez-vous par an ? — Par an, ma foi, Monsieur,
Dit, avec un ton de rieur,
Le gaillard savetier, ce n'est point ma manière
De compter de la sorte et  je n'entasse guère
Un jour sur l'autre, il suffit qu'à la fin
J'attrape le bout de l'année
Chaque jour amène son pain.
— Eh bien, que gagnez-vous, dites-moi, par journée ?
— Tantôt plus, tantôt moins : le mal est que toujours
(Et sans cela nos gains seraient assez honnêtes),
Le mal est que dans l'an s'entremêlent des jours
Qu'il faut chômer ; on nous ruine en fêtes ;
L'une fait tort à l'autre ; et Monsieur le curé
De quelque nouveau saint charge toujours son prône. "
Le financier riant de sa naïveté,
Lui dit : " Je vous veux mettre aujourd'hui sur le trône,
Prenez ces cents écus ; gardez-les avec soin ,
Pour vous en servir au besoin. "
Le savetier cru voir  tout l'argent que la terre
Avait, depuis plus de cent ans
Produit pour l'usage des gens.
Il retourne chez lui ; dans sa cave il enserre
L'argent et sa joie à la fois.
Plus de chant : il perdit la voix,
Du moment qu'il gagna ce qui cause nos peines.
Le sommeil quitta son logis ;
Il eut pour hôtes les soucis,
Les soupçons, les alarmes vaines ;
Tout le jour il avait l'oeil au guet ; et la nuit,
Si quelque chat faisait du bruit,
Le chat prenait l'argent. A la fin le pauvre homme
S'en courut chez celui qu'il ne réveillait plus :
" Rendez-moi, lui dit-il, mes chansons et mon somme,
Et reprenez vos cent écus. "

Note :
- Le dimanche en chaire le curé annonçait les fêtes en spécifiant celles qu'on devait célébrer par le repos.
- Un écu de cette époque = 1000 francs environ en 1992.

## LE COCHE ET LA MOUCHE

Dans un chemin montant, sablonneux, malaisé,
Et de tous côtés au soleil exposé,
Six forts chevaux tiraient un coche.
Femmes, moine, vieillards, tout était descendu
L’attelage suait, soufflait, était rendu.
Une mouche survient, et des chevaux s’approche,
Prétend les animer par son bourdonnement,
Pique l’un, pique l’autre, et pense à tout moment
Qu’elle fait aller la machine,
S’assied sur le timon, sur le nez du cocher.
Aussitôt que le char chemine,
Et qu’elle voit les gens marcher,
Elle s’en attribue uniquement la gloire,
Va, vient, fait l’empressée : il semble que ce soit
Un sergent de bataille allant en chaque endroit
Faire avancer ses gens et hâter la victoire.
La mouche en ce commun besoin
Se plaint qu’elle agit seule, et qu’elle à tout le soin
Qu’aucun n’aide aux chevaux à se tirer d’affaire.
Le moine disait son bréviaire
Il prenait bien son temps ! une femme chantait :
C’était bien de chansons qu’alors il s’agissait !
Dame mouche s’en va chanter à leurs oreilles,
Et fait cent sottises pareilles.
Après bien du travail, le coche arrive au haut :
" Respirons maintenant ! dit la mouche aussitôt :
J’ai tant fait que nos gens sont enfin dans la plaine.
Çà, Messieurs les chevaux, payez-moi de ma peine. "
*Ainsi certaines gens faisant les empressés*
*S’introduisent dans les affaires :*
*Ils font partout les nécessaires,*
*Et, partout importuns, devraient être chassés.*

# LE RAT ET L’HUÎTRE

Un rat, hôte d’un champ, rat de peu de cervelle,
Des lares paternels un jour se trouva soûl.
Il laissa là le champ, le grain et la javelle
Va courir le pays, abandonne son trou.
Sitôt qu’il fut hors de sa case :
" Que le monde, dit-il, est grand et spacieux !
Voilà les Apennins et voici le Caucase. "
La moindre taupinée était mont à ses yeux.
Au bout de quelques jours le voyageur arrive
En un certain canton ou Thétis sur la rive
Avait laissé maint huître : et notre rat d’abord
Crut voir, en les voyant, des vaisseaux de haut bord.
" Certes, dit-il, mon père était un pauvre sire.
Il n’osait voyager, craintif au dernier point.
Pour moi, j’ai déjà vu le maritime empire,
J’ai passé les déserts, mais nous n’y bûmes point.
D’un certain magister le rat tenait ces choses
Et les disait à travers champs,
N’étant pas de ces rats qui, les livres rongeants,
Se font savant jusques aux dents.
Parmi tant d’huîtres toutes closes,
Une s’était ouverte, et, baillant au soleil,
Par un doux zéphyr réjouie,
Humait l’air, respirait, était épanouie,
Blanche, grasse, et d’un goût, à la voir, non pareil.
D’aussi loin que le rat voit cette huître qui baille :
" Qu’aperçois-je ? dit-il, c’est quelque victuaille
Et, si je ne me trompe à la couleur du mets,
Je dois faire aujourd’hui bonne chère, ou jamais. "
Là-dessus, maître rat, plein de belle espérance,
Approche de l’écaille, allonge un peu le coup,
Se sent pris comme aux lacs, car l’huître tout d’un coup
Se referme : et voilà ce que fait l’ignorance.
Cette fable contient plus d’un enseignement :
Nous y voyons premièrement
Que ceux qui n’ont du monde aucune expérience
Sont, aux moindres objets, frappés d’étonnement.
Et puis nous y pouvons apprendre
***Que tel est pris qui croyait prendre.***

- Javelle : poignée d’épis qu’on laisse sur le sol pour les faire sécher avant de les réunir en gerbes.
- Taupinée : petit tas de terre que les taupes rejettent en creusant leurs galeries.

# L'ÂNE ET LE CHIEN

Il se faut entraider ; c'est la loi de nature.
L'âne un jour pourtant s'en moqua :
Et ne sait comment il y manqua ;
Car il est bonne créature,
Il allé par pays, accompagné du chien,
Gravement, sans songer à rien,
Tous deux suivis d'un commun maître.
Ce maître s'endormit : l'âne se mit à paître,
Il était alors dans un pré
Dont l'herbe était fort à son gré.
Points de chardons pourtant ; il s'en passa pour l'heure.
Il ne faut pas toujours être si délicat,
Et faute de servir ce plat
Rarement un festin demeure.
Notre baudet s'en sut enfin
Passer pour cette fois. Le chien, mourant de faim,
Lui dit : " Cher compagnon, baisse-toi, je te prie :
Je prendrai mon dîner dans le panier à pain. "
Point de réponse, mot : le roussin d'Arcadie
Craignit qu'en perdant un moment
Il ne perdit un coup de dent.
Il fit longtemps la sourde oreille :
Enfin il répondit : " Ami, je te conseille
D'attendre que ton maître est fini son sommeil,
Car il te donnera, sans faute, à son réveil,
Ta portion accoutumée :
Il ne saurait tarder beaucoup. "
Sur ces entrefaites, un loup
Sort du bois, et s'en vient : autre bête affamée.
L'âne appelle aussitôt le chien à son secours.
Le chien ne bouge, et dit : " Ami, je te conseille
De fuir, en attendant que ton maître s'éveille
Il ne saurait tarder : détale vite, et cours.
Que si c e loup t'atteint, casse lui la mâchoire :
On ta ferré de neuf ; et, si tu veux me croire,
Tu l'étendras tout plat. " Pendant ce beau discours,
Seigneur loup étrangla le baudet sans remède.

Je conclus qu'il faut qu'on s'entraide.

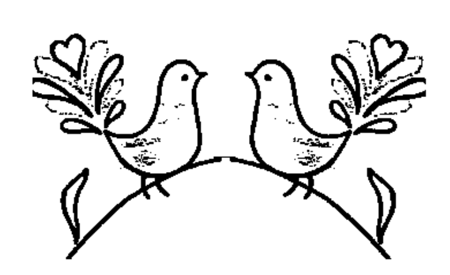
# LES DEUX PIGEONS

Deux pigeons s'aimaient d'amour tendre :
L'un d'eux, s'ennuyant au logis,
Fut assez fou pour entreprendre
Un voyage en lointain pays.
L'autre lui dit " Qu'allez-vous faire ?
Voulez-vous quitter votre frère ?
L'absence est le plus grand des maux :
Non pas pour vous, cruel ! Au moins, que les travaux,
Les dangers, les soins du voyage,
Changent un peu votre courage.
Encor, si la saison s'avançait davantage !
Attendez les zéphyrs : qui vous presse ?un corbeau
Tout à l'heure annonçait malheur à quelque oiseau.
Je ne songerai plus que rencontres funeste,
Que faucons, que réseaux. " Hélas ! dirai-je , il pleut :
Mon frère a-t-il tout ce qu'il veut,
Bon souper, bon gîte, et le reste ? "

Ce discours ébranla le coeur
De notre imprudent voyageur
Mais le désir de voir et l'humeur inquiète
L'emportèrent enfin. Il dit : " Ne pleurez point ;
Trois jours au plus rendront mon âme satisfaite ;
Je reviendrai dans peu conter de point en point
Mes aventures à mon frère ;
Je le désennuierai. Quiconque ne voit guère
N'a guère à dire aussi. Mon voyage dépeint
Vous sera un plaisir extrême.
Je dirai : " J'étais là ; telle chose m'advint.
Vous y croirez être vous-même. "

A ces mots, en pleurant, ils se dirent adieu.
Le voyageur s'éloigne ; et voilà qu'un nuage
L'oblige de chercher retraite en quelque lieu.
Un seul arbre s'offrit, tel encor que l'orage
Maltraita le pigeon en dépit du feuillage.
L'air devenu serein, il part tout morfondu,
Sèche du mieux qu'il peut son corps chargé de pluie.
Dans un champ à l'écart voit du blé répandu
Voit un pigeon auprès : cela lui donne envie ;
Il y vole, il est pris : ce blé couvrait d'un las
Les menteurs et traîtres appas.
Le las était usé : si bien que, de son aile,
De ses pieds, de son bec, l'oiseau le rompt enfin :
Quelque plume y périt ; et le pis du destin
Fut qu'un certain vautour, à la serre cruelle,
Vit notre malheureux, qui, traînant la ficelle
Et les morceaux du las qui l'avait attrapé
Semblait un forçat échappé.
Le vautour s'en allait le lier, quand des nues
Fond à son tour un aigle aux ailes étendues.
Le pigeon profita du conflit des voleurs,
S'envola, s'abattit auprès d'une masure,
Crut, pour ce coup, que ses malheurs
Finiraient par cette aventure.
Mais un fripon d'enfant (cet âge est sans pitié)
Prit sa fronde et, du coup, tua plus d'à moitié.
La volatile malheureuse,
Qui, maudissant sa curiosité,
Traînant l'aile et tirant le pied,
Demi-morte et demi-boiteuse,
Droit au logis s'en retourna :
Que bien, que mal, elle arriva
Sans autre aventure fâcheuse.
Voilà nos gens rejoints et je laisse à juger
De combien de plaisirs ils payèrent leurs peines.

NOTE : - Las = lacet.  - Lier = arrêter avec ses serres.

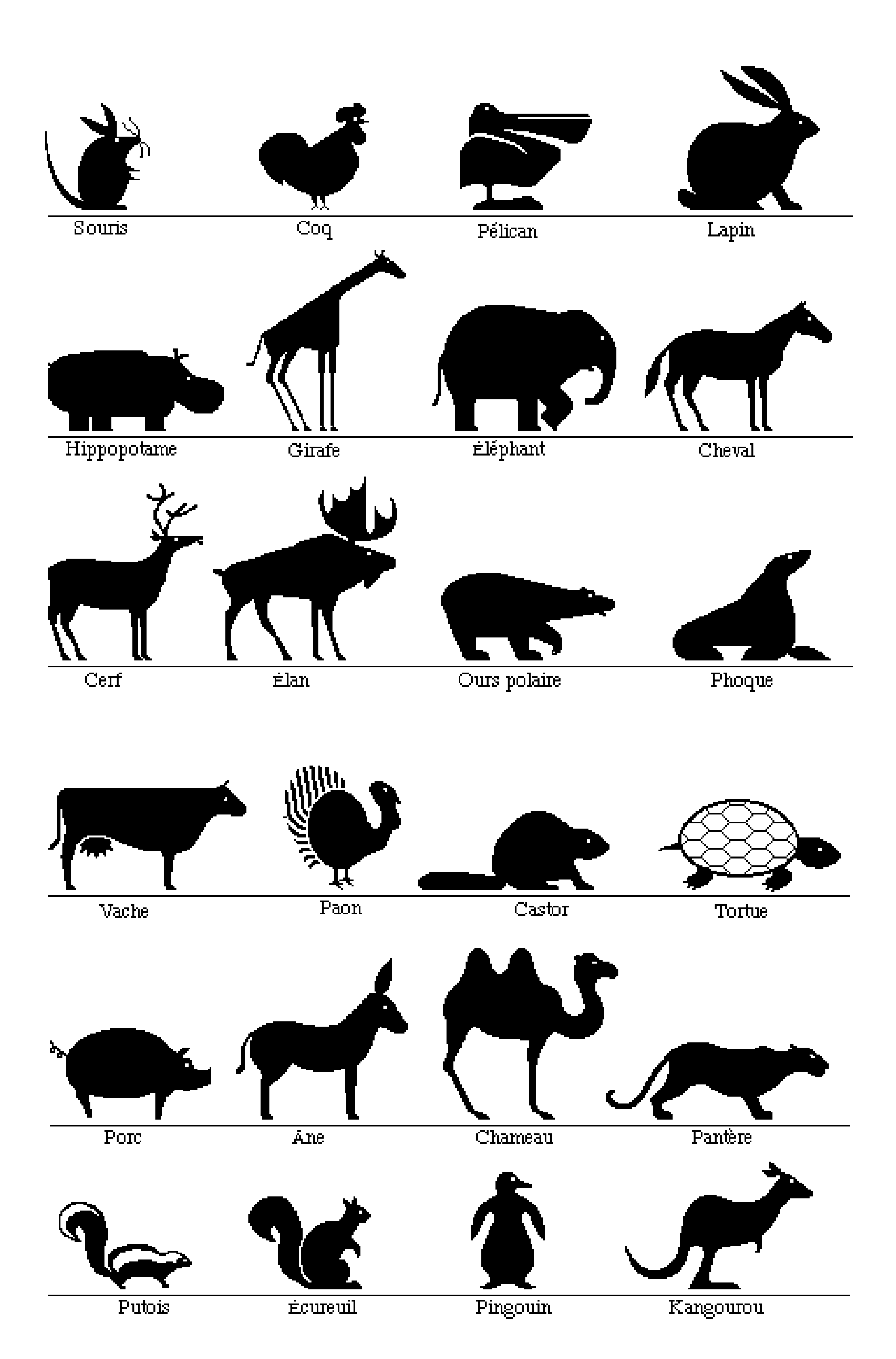


## LE VIEILLARD ET LES TROIS JEUNES HOMMES

Un octogénaire plantait.
"Passe encor de bâtir ; mais planter à cet âge !"
Disaient trois jouvenceaux, enfants du voisinage,
Assurément il radotait.
Car au nom des dieux, je vous prie,
Quel fruit de ce labeur pouvez-vous recueillir ?
Autant qu'un patriarche[10] il vous faudrait vieillir.
A quoi bon charger votre vie
Des soins d'un avenir qui n'est pas fait pour vous ?
Ne songez désormais qu'à vos erreurs passées ;
Quittez le long espoir et les vastes pensées
Tout cela ne convient qu'à nous.
— Il ne convient pas à vous-mêmes,
Répartit le vieillard. Tout établissement
Vient tard, et dure peu. La main des Parques blêmes
De vos jours et des miens se joue également.
Nos termes sont pareils par leur courte durée.
Qui de nous des clartés de la voûte azurée
Doit jouir le dernier. Est-il un seul moment qui vous puisse assurer d'un second seulement?
Mes arrière-neveux me devront cet ombrage.
Eh bien, défendez-vous au sage
De se donner des soins pour le plaisir d'autrui ?
Cela même est un fruit que je goûte aujourd'hui :
J'en puis jouir demain et quelques jours encore
Je puis enfin compter l'aurore
Plus d'une fois sur vos tombeaux."
Le vieillard eut raison : l'un des trois jouvenceaux
Se noya dés le port, allant à l'Amérique,
L'autre, afin de monter aux grandes dignités,
Dans les emplois de Mars servant la république,
Par un coup imprévu vit ses jours emportés ;
Le troisième tomba d'un arbre
Que lui-même il voulut enter
Et, pleurés du vieillard, il grava sur leur marbre
Ce que je viens de raconter.

---

[10] - Un patriarche = un patriarche de la Bible, un Mathusalem qui, selon "*La Genèse*", vécut 969 ans.
- Tout établissement = tout ce qu'on fonde.
- Nos termes = les limites dans lesquelles notre vie est comprise.
- Enter = greffer par entaille, par incision.


Souris
Coq
Pélican
Lapin
Hippopotame
Girafe
Éléphant
Cheval
Cerf
Élan
Ours polaire
Phoque
Vache
Paon
Castor
Tortue
Porc
Âne
Chameau
Pantère
Putois
Écureuil
Pingouin
Kangourou